

20 | Festival de CANNES

Le Monde
DIMANCHE 17 - LUNDI 18 MAI 2026

Colas Quignard (Toni) et Mitia Capellier-Audat (Jame). LES FILMS DU POISSON/RIBI FILM TV/ARTE FRANCE CINÉMA

Portrait de lycéens entre vie et tragédie

Le premier long-métrage de Marine Atlan impressionne par sa mise en scène et son récit à plusieurs strates

LA GRADIVA
SEMAINE DE LA CRITIQUE

L'une des plus belles surprises de Cannes est un premier long-métrage, *La Gradiva*, de la trentenaire Marine Atlan, dévoilé à la Semaine de la critique. Un pur film de mise en scène qui prépare, deux heures durant, l'orage ou la tragédie qui va s'abattre sur un groupe de lycéens, en visite à Naples avec leur charismatique professeur, M^{me} Mercier - Antonia Buresi, volcanique, vue notamment dans *A son image* (2024), de Thierry de Peretti.

Ces jeunes sont pourtant pleins de vie, et le récit, fait de plusieurs strates, prend le temps de nous les faire rencontrer, sous le soleil,

arpentant la ville, mangeant une glace, écoutant « la prof » raconter Pompéi sous les cendres en l'an 79, devant le Vésuve couvert de fumeroles.

Éruption du Vésuve

On découvre avec bonheur de nouveaux visages du cinéma : Toni (Colas Quignard), à l'aise avec tout le monde et très ami avec Jame (Mitia Capellier-Audat) ; Suzanne (Suzanne Gerin), plongée dans son carnet de dessin ; Angela (Hadya Fofana), à la joie communicative... La réalisatrice et cheffe opératrice à l'élégance de ne pas trop situer ses personnages. Plus tard, quelques mots de Toni au téléphone, à sa mère (que l'on n'entend pas), suggèrent un quotidien compliqué. Et les résultats

de Parcoursup qui tomberont sur la tête des lycéens ne seront pas que des confettis.

Bruissant de mille anecdotes, secrets, disputes, cette œuvre tisse une ambitieuse fresque, entre rêve et naturalisme, et même si certaines bifurcations semblent un peu superflues, l'ensemble est d'une maîtrise impressionnante. Le film sait être aussi magnifiquement silencieux. *La Gradiva* s'ouvre avec des images fixes et nous plonge dans un autre monde - sur des photos anciennes se détache un visage, celui d'une femme en habit de domestique. Elle se tient debout dans le parc d'une belle demeure aux pierres rouges et blanches. Sur un autre cliché, on surprend un regard entre elle et le maître de maison.

Ces photos appartiennent au jeune Toni, et le destin de cette grand-mère, la sienne, est entouré d'un certain flou : en 1944, elle aurait été surprise comme

Bruissant de mille anecdotes, cette œuvre tisse une ambitieuse fresque entre rêve et naturalisme

tant d'autres par l'éruption du Vésuve, aurait trouvé la ville pour tenter de retrouver son grand amour (l'homme de la photo), en

vain. Elle aurait alors quitté le pays pour finalement s'installer en France. Toni aime l'idée qu'une telle passion ait pu exister. Sur place, à Naples, il essaie de reconstituer le puzzle, de trouver les images manquantes.

On en arrive au titre, *La Gradiva*, évocateur de légende lui aussi. Ce terme romanesque, qui signifie en latin « celle qui marche », renvoie à un bas-relief de Naples où sont représentées des jeunes filles. L'une d'elles a inspiré une nouvelle à l'écrivain allemand Wilhelm Jensen, *Gradiva* (Gallimard, 1903) : un archéologue, tombé en pâmoison devant la créature sculptée dans la pierre, rêve de croiser sa Gradiva vivante dans la cité de Pompéi. Sigmund Freud étudia ce cas dans un essai publié en 1907 -

édité en France chez PUF en 2007, sous le titre *Le Délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*.

Toni, lui aussi, va se laisser guider par son inconscient. Mais nul besoin de connaître ce sous-texte érudit pour embarquer dans le voyage du film. Suivre les escapades nocturnes de Toni, qui rejoint un homme rencontré sur son appli. Admire sa fougue et sa gestuelle, lorsqu'il glisse à toute brigue sur une rampe d'escalier. Capter sa mélancolie ou ce regard noir lorsqu'il se brouille avec son meilleur copain.

Mots de lycéens

Colas Quignard, qui l'interprète, nous bouleverse. Marine Atlan a rencontré le jeune acteur, non professionnel, lors d'un vrai voyage de classe qu'elle a accompagné avec sa coscénariste, Anne Brouillet, afin de sentir l'atmosphère d'un groupe de lycéens. Quels sont leurs mots, leurs désirs, qu'est-ce qui les rend attachants, ou insupportables, au point de faire pêter les plombs à leur professeur ? Comment braver-ils les interdits ?

Au début du film, la caméra se faufile dans un compartiment de train pour surprendre deux élèves en pleins ébats sexuels. Rétrospectivement, ce plan nous évoquera ces moulages de corps enlacés, surpris lors de l'éruption dévastatrice à Pompéi, qui ont fait le tour du monde. Et si le temps s'arrêtait maintenant ?, semble nous dire *La Gradiva*. Le moment venu, tout se figera. ■

CLARISSE FABRE

Film français et italien de Marine Atlan. Avec Antonia Buresi, Colas Quignard, Suzanne Gerin, Mitia Capellier-Audat (2 h 25). Sortie en salle le 4 novembre.

Les premiers pas au cinéma de Colas Quignard, qui a grandi avec le rôle

À QUOI PENSE un jeune acteur de 20 ans qui s'apprête à donner sa toute première interview ? se demande-t-on, en voyant arriver Colas Quignard sur cette plage de la Croisette aménagée pour les équipes de films. Une fine silhouette dans un costume noir, une petite flamme dans le regard, et du soleil dans les mèches blondes.

De l'intervieweur ou de l'interviewé, on ne sait qui est le plus impressionné. Il faut être à la hauteur de sa sincérité, ne pas faire de mal avec les mots qui seront publiés, puis lus par les copains, la famille, et lui, tout simplement. « J'ai demandé conseil à plein de comédiens. Comment je dois être en interview ? L'un d'eux m'a dit : "Il y a toi dans la vraie vie, toi dans le rôle que tu joues, et toi en interview." Mais moi je ne veux pas me créer un rôle, je préfère dire ce que j'ai vécu. » Né en 2006, Colas Quignard était lycéen à Paris lorsque la réalisatrice Ma-

rine Atlan l'a rencontré, il y a deux ans. La trentenaire lui a confié le rôle principal dans *La Gradiva*, sélectionné à la Semaine de la critique.

Ce portrait d'un groupe de lycéens en voyage à Naples (Italie), doublé d'un récit romanesque, s'assombrit comme une nuit sans étoiles. C'est joyeux et tragique, triste et saisissant comme les cendres sur Pompéi.

De danseur à acteur

On le rencontre « un an pile » après le tournage. « J'ai eu une chance énorme : un premier rôle dans un long-métrage que je trouvais tellement intéressant, avec des gens géniaux ! », s'exclame-t-il, devant la mer agitée. « Je n'aurais jamais pensé à faire de cinéma. Je faisais de la breakdance, j'adorais, puis j'ai arrêté. J'étais un peu perdu, je ne savais plus trop ce que je voulais faire dans la vie. Et puis le film est arrivé. »

En répétant avec les autres comédiens, il a retrouvé ce qu'il aimait dans la danse : « J'adore ce truc de recherche, l'âme être guidé, essayer d'aller là où on veut mémoriser. Aujourd'hui, je sais que je veux être acteur », raconte le jeune Parisien, actuellement inscrit au conservatoire de théâtre du 5^e arrondissement.

Toni, le lycéen qu'il incarne, est « assez loin » de lui. « Il vit en banlieue, n'a pas d'argent. Il a cette mélancolie que je n'ai pas. Moi j'ai grandi à Belleville, mes parents travaillent dans la culture et mont fait voir plein de films. » Toni est également gay. « Jouer un homo m'a posé des questions. Je ne voulais pas de scènes d'intimité, qu'elles soient homos ou pas. Elles ont été enlevées du scénario. Etant hétéro, je me suis demandé si j'étais légitime. » Il avait une autre crainte : « Avec ce rôle, est-ce que mon image de virilité, vis-à-vis de mes amis, de mon entourage, n'allait pas disparaître ? Marine Atlan a cherché à

comprendre, on a discuté. À présent, je réalise combien cette question était ridicule. » Adolescent, Colas Quignard s'est construit avec « des copains de milieux hyper différents, que des mecs, avec une idée de la masculinité. Mes parents allaient à l'encontre de ça, évidemment, mais j'avais envie de ne pas être d'accord avec eux. »

Après le tournage, il a raconté à ses amis tous les doutes qui l'avaient traversé : « Cela a déconstruit des a priori homophobes que certains pouvaient avoir, de base. Et ça m'a fait du bien de me sentir utile pour eux. Car ils m'ont appris plein de choses, m'ont ouvert les yeux sur le racisme. » Il précise : « Mes copains sont noirs ou arabes. L'autre jour, quand je suis allé récupérer un habit pour Cannes, j'étais avec un ami qui est grand et noir. En le voyant, le mec m'a dit : "Ah, c'est ta sécurité ?". On se dit que ce garçon, en un an, a fait des pas de géant. ■

CL. F.